

## TRAITEMENT DES FINALES ET DIATHESES ANORMALES

**Alain Christol**

*Université de Rouen, France*

**Résumé:** Cette étude est née du rapprochement entre deux faits, l'un phonétique, l'autre morphologique: d'une part le développement de voyelles "paragogiques", dont la fonction est de protéger une consonne finale menacée d'amuïssement; de l'autre, l'existence de troisièmes personnes moyennes aberrantes, en grec comme en indo-iranien. Ces moyens semblent nés de la réinterprétation de formes actives à voyelle paragogique par les locuteurs des dialectes où la consonne finale s'était amuïe.

**Mots clés:** phonétique des finales, voyelles paragogiques, désinences moyennes.

### 1. PHONETIQUE DES FINALES.

Dans les manuels de phonétique historique, le traitement des finales a ses lois spécifiques. Ce sont pour l'essentiel des processus négatifs, chute des occlusives (grec, iranien, slave), des nasales (latin populaire, gotique), des sifflantes (latin populaire, vieux perse), neutralisation de la quantité vocalique (avestique), réduction des diphtongues (lituanien). Une autre spécificité des finales relève de la phonétique syntactique, à savoir l'influence de l'initiale du mot suivant sur l'articulation de la finale (Grammont 1963, 363-366).

Il est plus rarement fait allusion à un processus additif, qui consiste à ajouter une voyelle finale, pour protéger une consonne menacée d'amuïssement.

## 2. L'EXEMPLE DES LANGUES ROMANES.

Les langues romanes sont révélatrices sur ce point; alors qu'une forme issue du latin a normalement un nombre de syllabes inférieur ou égal à celui du prototype latin, on constate, pour des mots courts et usuels, une augmentation du nombre des syllabes.

### 2.1 Pronoms monosyllabiques.

Le pronom relatif-interrogatif latin *quem* est représenté en roumain par *cine*, avec une voyelle finale sans équivalent latin. En outre, la nasale labiale du latin est devenue dentale, évolution qu'on retrouve en espagnol, dans *quien*.

Une nasale finale s'amuit dès l'époque archaïque en latin populaire, son maintien jusqu'à l'époque moderne est donc en contradiction avec la tendance générale des langues romanes, comme on l'a relevé depuis longtemps: "Le *m* ne s'était maintenu qu'à la fin de quelques monosyllabes comme *rem* ..." (Bourciez 1956, 48).

Pour roum. *cine*, Bourciez (1956, 585) évoque l'influence des personnels *mine*, *tine*, mais ceux-ci sont expliqués, de façon curieuse, comme issus de *me-ne*, *te-ne* (interrogatifs!). Mais ces accusatifs pronominaux s'expliquent aussi bien comme des formes recaractérisées par l'adjonction d'une désinence d'accusatif *\*mem*, *tem*, pour lat. *me*, *te*, ce qui les aligne sur *quem*. Les pronoms, qui conservent encore aujourd'hui une flexion casuelle, auraient ainsi réagi contre la neutralisation entre l'accusatif et l'ablatif qui affecte très tôt la flexion nominale.<sup>1</sup>

Juret (1922, 150) explique les formes espagnoles archaïques *quiene* (> *quien*), *riene* (< lat. *rem*) comme des formes recaractérisées par une seconde désinence d'accusatif (*\*remem*, *\*quemem*). On a là une explication morphologique, dont la finalité est de rendre compte du maintien d'une nasale finale. Il n'est pas nécessaire de supposer l'adjonction d'une désinence casuelle à une époque, nécessairement tardive, où *-m* ne se prononçait plus. Une simple voyelle suffisait pour sauver la nasale finale, voyelle appelée "paragogique".<sup>2</sup>

L'espagnol comme le roumain montrent qu'il y a d'abord eu passage de *-m* à *-n*, manifestation d'une tendance à la dentalisation d'un *-m* (Zink 1986, 77), puis adjonction d'une voyelle. Ailleurs, on n'a pas de témoignage direct de la présence d'une telle voyelle, mais il faut de

<sup>1</sup> Par exemple dans la *Peregrinatio: per ualle(m). de Hieranolim.* etc.. avec distribution aléatoire

toute façon établir un modèle historique qui rende compte du maintien de la consonne finale. Le roumain suggère l'apparition d'une voyelle non phonologique, dont le rôle est de protéger la consonne finale; on a là un nouvel exemple de traitement qu'on pourrait appeler "prophylactique" (Christol, 1988, 203; 1996, 814).

## 2.2 Désinence \*-nt (P3).

Un autre exemple de voyelle ajoutée est fourni, en italien, par la désinence-*unt* (P3). Le traitement attendu est \*-*unt* > -*on* > -*o*, évolution amorcée dès le latin archaïque à en juger par une forme comme DEDRON.<sup>3</sup> Au lieu de \*-*o* attendu, on a, en Italie Centrale, -*ono* (P3), avec une voyelle finale sans équivalent latin. L'accentuation en confirme le caractère récent; on a en effet *cántano* (P3) comme lat. *cántant*, en face de *cant(i)ámo* (P1), qui conserve l'accent de lat. *cantámus*. Il faut donc trouver une explication différente pour la voyelle finale des deux désinences P3 et P1, dont une seule est issue d'une voyelle latine (-*mo* < -*mus*).

Selon Bourciez (1956, 215), "*uendun(t)*, devenu *uendono* par répercussion de la voyelle, pour éviter une finale consonantique, entraîna *cantano*". La motivation de -*o* est claire, éviter une finale consonantique et on parle là aussi de "voyelle paragogique" (Väänänen 1963, 69). Ni en latin, ni dans les langues italiques, on n'a de prototype susceptible de justifier la brève finale de l'italien. Il faut donc envisager une réfection locale, dans les parlers rustiques ou populaires, où la désinence avait perdu son occlusive finale. Pour éviter la chute de la nasale finale (implosive) qui entraînait une confusion entre S3 et P3, les locuteurs ont rétabli une nasale implosive-explosive, ce qui n'était possible qu'avec une voyelle additionnelle, fût-elle ultra-brève.

## 3. LE GOTIQUE.

En gotique, le déictique-anaphorique \**so-/to-* a deux formes à voyelle finale inattendue: nom.-acc. sg. nt. *θata* et acc. sg. m. *θana*.<sup>4</sup> La voyelle -*a* est considérée comme une particule: Mastrelli (1975, 159-160) suppose \*-*ōm*, degré long de \**e/om* (lat. *idem*, skt. *imam*, etc.). Même particule pour Agud *et al.* (1988, 76), mais avec degré bref, soit \*-*om*. La forme de la nasale suppose que l'évolution [-*m*] > [-*n*] est antérieure à l'adjonction supposée d'une particule.<sup>5</sup>

<sup>3</sup> La désinence secondaire \*-*nt* (P3) devrait donner \*-*nd* en latin. Les formes DEDERO ou DEDRO peuvent être issues de \**de-*ndunt** mais la désinence de P3 a une histoire complexe en

On se trouve là devant le problème posé par les particules; les hypothèses ne peuvent être ni réfutées ni prouvées, puisqu'on travaille sur la seule articulation phonétique, en l'absence de tout contrôle sémantique.

On proposera une explication alternative, fondée sur la prophylaxie phonétique dans les mots brefs. A l'étape \**θan*, et avant la chute de la nasale finale (cf. \**dagam* > \**dagan* > \**dagən* > \**dagə* > *dag*; parallèle à \**dagas* > \**dagəs* > *dags*), la langue introduit une voyelle prophylactique, qui s'identifie à la seule voyelle brève ouverte [a] qui existe en finale; que cette voyelle soit issue d'une ancienne longue (nima < némō) n'a aucune incidence sur le problème puisqu'il s'agit là d'une donnée diachronique, hors d'atteinte du locuteur au moment où se développe la voyelle paragogique.

#### 4. LE VENÈTE.

Le verbe vénète est mal connu et ce qu'on en entrevoit semble indiquer une confusion entre l'actif et le moyen hérités; il ne s'agit pas, comme en latin, de l'existence de déponents, mais de la présence de désinences actives et moyennes dans un même paradigme.

On a ainsi, pour un dénominatif parallèle à lat. *donare*, DONASTO (S3) et DONASAN (P3).<sup>6</sup> La désinence S3 *-to* est bien attestée: DOTO, FHAGSTO, etc. La désinence *-n* (P3) est isolée et la seule autre forme de P3 pourrait être TEUTERS, s'il s'agit bien d'un verbe au pluriel.<sup>7</sup> DONASAN montre qu'une occlusive finale tombe après consonne; on attend donc \**donas*, \**fhags* pour les prétérites sigmatiques, avec la neutralisation S2 = S3 qu'on connaît en védique (*ās* "tu étais/ il était", de S2 \**āss* et S3 \**āst*). La différence entre le vénète et le védique tient dans la solution apportée à ce problème, voyelle d'anaptyxe en védique (*āsīt*), voyelle paragogique en vénète.

Notre connaissance trop limitée du verbe vénète ne permet pas de savoir si le choix de *-o* est dû à l'identification de cette voyelle non phonologique à la marque du moyen, ou s'il s'agit d'un fait purement phonétique. L'existence des désinences moyennes *--to*, *-nto*,<sup>8</sup> sans le morphème *-r*, n'est pas certaine en italique et le vénète est la seule langue qui en fournisse des exemples. Pour DOTO "il a donné", la quantité du O radical est inconnue mais les arguments de Lejeune (1966, 201) en faveur d'une longue sont convaincants. Une longue surprend pour un moyen, mais le latin montre qu'il existait une tendance à éliminer l'alternance dans le



Dans le prétérite radical DOTO, formé sur une racine à finale vocalique, le contexte phonétique ne plaide pas pour une voyelle paragogique. On sait en effet par ATISTEIT (*MLV*, 224-225) qu'une dentale finale se conserve en vénète. S'il ne s'agit pas d'une désinence moyenne, vivante ou héritée (déponent), il faudrait admettre que \*-to s'est étendu à partir de formes comme DONASTO, DOTO remplaçant \*DOT moins bien caractérisé.

## 5. LES LANGUES SLAVES.

L'hypothèse de voyelles finales non étymologiques permet aussi d'expliquer certaines formes slaves, même si l'analyse est rendue difficile par la complexité du traitement des finales, où les interférences sont nombreuses entre lois phonétiques et remaniements morphologiques. Havránek (1926, 365)<sup>9</sup> a proposé d'expliquer la coexistence de deux formes, pleines et apocopées, par une différence de tempo, quand une voyelle finale n'apporte aucune information sémantique ou morphologique. Il s'agit bien, au départ, de deux prononciations concurrentes dont le locuteur dispose, selon les contextes d'énonciation. Ensuite, le choix s'effectue selon les niveaux de langue, puis les dialectes.

En proto-slave, la fragilité des consonnes finales fait que l'amuïssement précoce de la voyelle finale, en prononciation rapide, entraîne celle de la consonne qui la précède. La langue se trouve alors devant un choix: laisser s'amuir la consonne finale ou recourir à une voyelle paragogique, dont le timbre ne sera pas nécessairement celui de la voyelle étymologique.<sup>10</sup>

La désinence héritée \*-ti (S3) a une brève finale, fragile en baltique comme en slave, dans des langues où l'opposition entre désinences secondaires et désinences primaires n'est plus pertinente. Il semble donc que, dès le slave commun, cette voyelle se soit amuïe chez certains locuteurs; les dialectes ont eu à choisir entre deux solutions, poursuivre le processus de réduction des finales, avec la chute de \*-t (serbo-croate, tchèque, polonais) ou renforcer la consonne finale par une voyelle paragogique, soit -tŭ (vieux slave), au lieu de \*-tŭ attendu. On explique ainsi le -t non palatalisé du russe (*GCLS* I, 208). Vaillant parle de "l'addition facultative d'une voyelle finale" (*GCLS* III, 10); on est donc bien dans le cadre des voyelles prophylactiques, avec ensuite distribution dialectale des formes brèves (S3: -ø) et des formes longues (S3 -t).<sup>11</sup>

## 6. L'INDO-IRANIEN.<sup>12</sup>

Depuis longtemps on a relevé en védique des paradigmes où la désinence *-anta* (P3) semble isolée au milieu de formes exclusivement actives. Les explications ont été de deux sortes: l'une y voit des fossiles linguistiques, souvenir d'un état de langue où actif et moyen se distinguaient mal, cette hypothèse avait la préférence de Meillet (1922). L'autre y voit une innovation dans le contexte spécifique du védique.<sup>13</sup>

Jamison (1979,158; 1983, 192) note avec raison que *anta* (P3) a même schéma métrique que *-anti* (P3, actif); *-anta* est donc préféré à *-an* dans la mesure où il facilite l'adaptation des formules aux contextes, en particulier pour la commutation [présent => passé]. On comprend alors mieux la distribution, dans un même contexte, des formes "actives" et "moyennes", selon le tiroir (présent ~ injonctif), comme dans cet hymne à Indra (BHAN "dire"): <sup>14</sup>

RV IV,18,6 : etā vī prccha kīm idām bhananti  
 18,7 : kim u svid asmai nivīdo bhananta  
 “demande-leur [aux Eaux] donc ce qu’elles disent ?/  
 Sont-ce des invocations en son honneur que disent les Eaux ?” (trad. L.Renou)

La même variation dans les désinences apparaît avec un causatif comme *janayati* “engendrer”, dans un même hymne et avec le même objet:

RV; X,88,13: vaiśvanarām kavāyo yajñīyāso agnīm devā ajanayann ajuryām  
 88,8: yām devāsó'janayanta agnīm  
 “Poètes dignes du sacrifice, les dieux ont engendré Agni le Vaishvanara, exempt de vieillir  
 ...”  
 “Agni que les dieux ont engendré ... ” (L.Renou, *E.V.P.* XIV, 24)

Les rishis disposaient ainsi de deux formes, issues de deux niveaux de langue sinon de deux dialectes distincts; comme les aèdes homériques, ils ont conservé les doublets en les redistribuant selon des critères métriques; ils s'assuraient ainsi une certaine souplesse dans la combinatoire des formules.

Dans ces conditions, l'identification de *-anta* avec les désinences moyennes est valable pour la synchronie, si tant est que ce mot ait un sens dans le domaine du védique; en diachronie, cette

<sup>12</sup> Lubotsky (1982: 100) propose une autre explication pour *-anta*; il y voit une adaptation métrique de participes (nom. pl. *-antah*).

<sup>13</sup> On trouvera la liste des formes de P3 *-anta* sans valeur moyenne, chez Jamison (1979, 149-151). Pour l'argument fondé sur qh'oi/ q'ato, cf. *infra* § 6.

14.  $\frac{1}{2} \times \frac{1}{2} = \frac{1}{4}$

désinence longue n'est pas motivée sémantiquement, elle résulte de la perception de *-ant* par des innovants qui ne savent plus prononcer un groupe final [-nt].

## 7. LE VIEUX PERSE.

La situation semble avoir été la même en vieux-perse, mais, comme on peut s'y attendre, le dossier est moins riche qu'en védique; Jamison (1979, 162) donne comme exemple la formule *bājīm bar-* "apporter le tribut (au roi)", pour laquelle on a, dans un même contexte formulaire :

DB I,19 : (dahyāva) manā bājīm abaratā  
DPe 9 : (dahyāva) manā bājīm abara  
“(les provinces) m'ont apporté le tribut”

Le moyen ne peut guère se justifier; les provinces soumises ne sont les bénéficiaires ni du tribut lui-même, ni, indirectement, de son versement.

Il semble que le perse ait apporté une double réponse au problème posé par l'évolution phonétique des désinences de P3; on a en effet *abaraha* (Dna 19 = Xph 17) avec une désinence *-ha* (de *\*-sa(nt)?*).<sup>15</sup> Cette désinence n'est pas sans rappeler, par sa forme comme par sa fonction, gr. *-ōan* dans des formes athématiques d'abord (*!ebhōan*, *èel'ujhōan*), thématiques plus tard (*èeb'aloōan*), même s'il s'agit de toute évidence de processus indépendants. Il est possible que le point de départ, en grec comme en vieux perse, soit l'aoriste mais il paraît difficile de classer parmi les aoristes des formes (P3) comme *adurujiyaša* (DB IV,34) "ils ont menti", ou *dāruv akunavaša* (Dsf 51) "ils ont travaillé le bois", où le suffixe sigmatique s'ajouterait à un présent déjà suffixé. Il s'agit plutôt d'une désinence nouvelle de P3, qui ne peut être séparée de *-š* (S3, ipft): *akunauš* (fréquent) "il a fait".

Ce qui est certain c'est que l'apparition d'une désinence longue, destinée à pallier la fragilité phonétique de *\*-nt*, a rendu inutile l'extension de la désinence moyenne à l'actif.

## 8. HOMERIQUE q'ato/ q'an(to).

### 8.1 Neutralisation des désinences entre actif et moyen.

Chantraine (1927) avait relevé en grec des désinences moyennes *-onto* (P3) isolées dans le paradigme verbal et pour lesquelles le moyen n'a pas de base sémantique. Reprenant le dossier, Jamison (1979, 164) en élimine plusieurs formes, moyens qu'elle juge sémantiquement justifiés<sup>16</sup> ou verbes de sentiment. Il reste quelques formes où *-onto* semble avoir été préféré à

<sup>15</sup> Une nouvelle brève en finale ne peut être ancienne; elle suppose une consonne amuie

-on en raison de sa similitude métrique avec \*-onti/-ouÒi, similitude qui facilite la transposition d'un texte au passé. Il s'agit d'innovations, indépendantes en grec et en védique, qui ne sauraient plaider pour une indifférenciation ancienne entre actif et moyen (Jamison 1979, 165).

Parmi les formes qui ont été invoquées en faveur d'une telle indifférenciation ancienne des désinences actives et moyennes, figurent les formes homériques q'ato/ q'an(to) en face d'un paradigme actif bien représenté, chez Homère comme en attique: qhmi, qhÒi, qamen, q@aÒi, jeqhn, etc.<sup>17</sup>

## 8.2 Q'anto est-il le pluriel de q'ato?

La formule Ûws qato et ses variantes,<sup>18</sup> dont le rôle est celui d'une ponctuation orale ("fin de citation"), appartient à une couche ancienne du formulaire épique. Dans plusieurs langues, la fin de propos au style direct est marquée par une forme dérivée d'un verbe "dire", sans être nécessairement intégrée au paradigme verbal synchronique; on peut citer *diye* en turc (*demek* "dire"), *h'a* en abkhaz (racine non suffixée et sans indices personnels).

L'originalité du grec c'est d'avoir développé une flexion verbale (indices personnels), alors que d'autres langues se sont contentées d'un marqueur invariable, voire d'un adverbe comme *skt iti*.

La typologie suggère de chercher l'origine de q'ato dans une forme hors paradigme verbal, peut-être nominale (thème sans désinence?), signifiant "dictum". Forme réinterprétée ensuite comme verbale, par assimilation du suffixe à la désinence moyenne.<sup>19</sup>

Le pluriel pose un problème: dans le formulaire démarcatif (fin de discours direct) 8ws + *verbe*, les aèdes utilisent plusieurs formes de P3:

- !eq#an : *Il.* 3,302; 10,295; *Od.* 10,67; 10,422; 10,475 — q#an : *Od.* 2,337.
- !eq@an : *Il.* 7,206; *Od.* 9,413.
- !eqan + C : *Il.* 3,161; 3,324; 7,181; *Od.* 17,488; 18,117; 21,404; q'an + C : *Od.* 7,343; 9ws  
!ar` !eqan (f)! Ir< : *Od.* 18,75.
- è!eqaÒan/ q'aÒan : *Il.* 2,278; *Od.* 9,500; 10,46; 20,384; 21,366.

<sup>17</sup> "Dans ces formes homériques, l'emploi des désinences moyennes ne répond à aucune nuance de sens: actif et moyen s'équivalent exactement pour le sens" (Meillet 1922, 64). Bader (1972, 18) insiste sur l'indépendance de la forme (S3 \*-t ~ -to) et de la fonction (actif ~ moyen): "la désinence de prétérit a la même forme que la désinence moyenne sans en avoir pour autant la fonction. Cela explique qu'en grec q'ato (ait) une flexion mais non une valeur

### 8.3 Emplois de q'anto.

Ce qui étonne dans cette liste c'est l'absence de (!e)qanto, pluriel attendu de q'ato. Homère emploie !eqanto mais dans un autre contexte, comme opérateur d'une proposition à infinitif futur, le plus souvent en fin de vers (5x sur 7): <sup>20</sup>

*Il.* 12,106: b'an @` èij'us Današwn Ieli'hmenoi oèud` èet` !eqanto/ Òc'hÒeÒjai

"Ils vont droit vers les Danaens, pleins de feu, ils disaient qu'ils ne tiendraient pas"

On a de même: *Il.* 6,501; 17,379; *Od.* 4,638; 13,211.

Hors des emplois formulaires, (!e)qato peut se construire de la même façon: <sup>21</sup>

*Il.* 3,28: q'ato g'ar t'iÒeÒjai èale'ithn

"il (se?) disait en effet qu'il allait tirer vengeance du coupable"

*Od.* 5,301: 8h mè !eqatè èen p'ont< ... / !algeè èanapl'hÒein

"(déesse) qui m'a dit que sur mer ... j'aurai mon plein de tourments" <sup>22</sup>

### 8.4 Diachronie grecque.

Cette distribution paradoxale, qui semble n'établir aucune solidarité entre !eqato d'une part (démarcatif "fin de discours") et !eqanto de l'autre, s'expliquerait bien si on admet:

(a) que q'ato est issu d'un adjectif verbal sans désinence, signifiant "dictum" (cf. fr. *ceci dit*); cette forme hors paradigme est ensuite réinterprétée comme verbe; q'ato ne prouverait donc pas l'antiquité d'une flexion moyenne dont le développement est resté embryonnaire.

(b) que dans la formule démarcative, le pluriel ne s'est pas créé directement sur 9ws !eqato; on attendrait en effet \*9ws !eqanto. La première étape consiste à moderniser la formule, en employant 9ws !eqh. <sup>23</sup> A partir de !eqh, les pluriels !leqan et !eqaÒan sont réguliers.

(c) que \*qant (P3) protégé par sa fréquence et ses emplois formulaires a survécu à la chute des occlusives finales. La forme longue antévocalique q@an est un compromis entre la

<sup>20</sup> *Il.* 12,125 reprend les termes de 12,106: !eqanto g'ar oèuket` `Acaio'us/ Òc'hÒeÒjai.

Pour *Od.* 1,194: d'h g'ar min !eqant` èepid`hmion èainai, le fait que la forme !eqant` soit élidée ne permet pas d'en affirmer l'ancienneté; il peut s'agir d'une variante (archaïque ou dialectale) de !eq@an, employé devant voyelle en 10,471: ka'i t'ote m` èekkal'eÒantes !eq@an èer'ihres 7etaširoi.

Même construction avec q'anto (*Od.* 24,460): t'on d` oèuk`eti q'anto n'eeÒjai "ils disaient qu'il ne reviendrait plus". N'eeÒjai est un futur et il s'agit d'une formule récurrente (Létoublon 1985, 177) mise ici au passé (avec le présent aaÒi: *Od.* 2,228: 11 176).

métrique, fondée sur \*qant, et la forme contemporaine q#an (< \*q#ant), sans occlusive finale.

(d) que dans les échanges interdialectaux, caractéristiques des langues littéraires, la forme conservatrice \*qant a été perçue comme un moyen par les innovants qui ne pouvaient prononcer un groupe final sans l'adjonction d'une voyelle, soit q'anto. C'est de là qu'est né le paradigme moyen, limité à la langue homérique. Cette interprétation était facilitée par les emplois antévocaliques où \*qant pouvait être la forme élidée d'un moyen q'anto. Ce moyen, potentiel aussi longtemps que l'ensemble du paradigme est actif, se réalise quand les aèdes intègrent à la langue épique des formes empruntées à des dialectes conservateurs et perçues par eux comme des moyens.

(e) que q'anto, forme créée sans motivation sémantique pour le moyen, a permis la création de q'ato, en concurrence avec !eqh et en distribution complémentaire avec le présent q'hÒi comme verbe opérateur construit avec un infinitif.

## 9. CONCLUSION.

On admet volontiers qu'en védique, comme en vieux perse, en pali ou en grec homérique, on a un mélange dialectal.<sup>24</sup> Or l'emprunt d'un dialecte à un autre n'est pas une véritable traduction, mais plutôt l'application d'équivalences, phonétiques pour l'essentiel. Ce que dit Norman (1972, 118) des traducteurs pour les Edits d'Ashoka vaut ailleurs, à condition de remplacer scribe par poète et texte copié par texte hérité par un maître en poésie: "... we may deduce that the scribes did not understand all that they were writing. They were able to hide their lack of understanding to some extent, either by making a mechanical change ... or by following the exemplar blindly."

Le flou sémantique qui naît de telles méthodes est compensé par l'apport du contexte: la sémantique des formules liées à des contextes précis est saisie globalement, même si le poète, pas plus que ses auditeurs, n'est capable de donner un sens à chacune des composantes de la formules.

Quand il s'agit d'une distinction subtile et subjective, comme celle qui sépare actif et moyen, l'interprétation d'une forme active du dialecte conservateur A ([nt]) comme un moyen ([nt°] = [-nto]) dans le dialecte innovant B ([n]) ne remet pas en cause la cohérence sémantique de l'ensemble. Le paradigme verbal du dialecte B s'enrichit donc d'un doublet morphologique.

métriquement différentes; la création poétique en est facilitée. Si, dans les textes qui nous sont parvenus, la distribution se fonde sur la métrique et la poétique, il s'agit d'une innovation, d'une redistribution des formes. Dans le dialecte A, c'est l'environnement phonétique qui conditionnait le choix des désinences. La tâche du linguiste est donc de reconstituer le paradigme de A et de proposer un modèle historique vraisemblable.

La présente étude part d'un principe: la structure d'une langue ne peut s'expliquer intégralement par la simple gestion de l'héritage indo-européen, l'écart croissant régulièrement avec le temps. Aucune langue n'est totalement isolée et les échanges avec les langues et les dialectes voisins sont permanents. La conséquence en est qu'il faut d'abord voir s'il n'existe pas une explication interne, avant de recourir à l'indo-européen.

Pour rendre compte des désinences moyennes aberrantes du vénète, du védique ou du grec, la présente étude propose une explication synchronique, fondée sur la coexistence de niveaux de langues qui n'en sont pas au même stade phonétique, en particulier pour les occlusives finales. On a ainsi une alternative à l'hypothèse qui considère ces moyens comme des fossiles, survivants d'un état antérieur, un indo-européen où la distribution des désinences répondait à d'autres critères, où l'opposition entre actif et moyen n'existait pas.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Adrados, F. R. (1987). *Nuevos estudios de lingüística indoeuropea*. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid.
- Agud Aparicio, A. y M. P. Fernandez Alvarez (1988). *Manual de lengua gotica*. Ediciones Universidad de Salamanca, Salamanca.
- Bader, F. (1967). Désinences de 3e pluriel du perfectum latin. *B.S.L.* **62**, 87-105.
- Bader, F. (1972). Parfait et moyen en grec. In *Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à Pierre Chantraine*, 1-21. Klincksieck, Paris.
- Bourciez, E. (1956). *Eléments de linguistique romane*<sup>4</sup>. Klincksieck, Paris.
- Chantraine, P. (1927). Le rôle des désinences moyennes en grec ancien. *Revue de Philologie* **1** (N.S.), 153-165.
- Christol, A. (1979). Mécanismes analogiques dans les désinences verbales de l'indo-européen - 1. S pluralisant. *B.S.L.* **74**, 281-317.
- Christol A. (1988). Restauration de \*s ou gémination pronominales? *Verbum* **11**, 197-208.

- Goto, T. (1987). *Die 'I. präsensklasse im Vedischen*. Verlag der Öst. Ak. der Wissenschaften, Vienne.
- Grammont, M. (1963). *Traité de phonétique*. Delagrave, Paris.
- GCLS = A. Vaillant, *Grammaire Comparée des Langues Slaves*. I. *Phonétique*. IAC, Lyon (1950). III. *Le verbe*. Klincksieck, Paris (1966).
- Havránek, B. (1926). Prisuvné vokály (Flickvokale) v slovanských jazycích. In MNHMA - *Sborník na pamet čtyřicítiletého učitelského pusdení Prof. J. Zubatého*, 353-379. Prague.
- Hoffmann, K. (1967). *Der Infinitiv im Veda*. C. Winter, Heidelberg.
- Jamison, S. (1979). Voice fluctuation in the Rig Veda: medial -anta in active paradigms. *Indo-Iranian Journal* 21, 149-167.
- Jamison, S. W. (1983). *Function and form in the -āya- formations of the Rig Veda and Atharva Veda*. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.
- Juret, A. (1922). Essai d'explication de la transformation des voyelles latines accentuées e, o, á en roman ie, uo, e. *B.S.L.* 23, 138-155.
- Kent, R.G. (1953). *Old Persian*. American Oriental Society, New Haven (Co).
- MLV = Lejeune (1974)
- Lejeune, M. (1966). Le verbe vénète. *B.S.L.* 61, 191-208.
- Lejeune, M. (1974). *Manuel de la langue vénète*. C. Winter, Heidelberg. [= MLV]
- Iétoublon, F. (1985). *Il allait pareil à la nuit*. Klincksieck, Paris.
- Lubotsky, A. (1989). The Vedic -āya- formation. *Indo-Iranian Journal* 32, 89-113.
- Manczak, W. (1996). *Problemy jezykoznawstwa ogólnego* [Problèmes de linguistique générale]. Zakład Narodowy im. Ossolinskich, Wrocław.
- Marouzeau, J. (1943). *Lexique de la terminologie linguistique*. Paris.
- Mastrelli, C.A. (1975). *Grammatica gotica*, Mursia, Milan.
- Meillet, A. (1922). Remarques sur les désinences verbales de l'indo-européen. *B.S.L.* 23, 64-75.
- Norman, K.R. (1972). Notes on the Greek version of Asoka's twelfth and thirteenth Rock Edicts. *J.R.A.S.*, 11-18.
- Pinault, G.-J. (1989). Reflets dialectaux en védique ancien. In *Dialectes dans les littératures indo-aryennes* (C. Caillat (ed.)), 35-96. E. de Boccard, Paris.
- Renou, L. (1925). *La valeur du parfait dans les hymnes védiques*, Paris: Champion.
- Väänänen, V. (1963). *Introduction au latin vulgaire*, Paris: Klincksieck.
- Vaillant, A.: cf. GCLS.
- Watkins, C. (1969). *Geschichte der Indo-germanischen Verbalflexion, Indogermanische Grammatik* III,1. C. Winter, Heidelberg.